

Au quartier Mouffetard

L'amour est un feu



Sœur Rosalie, grande figure de la charité béatifiée en 2003 à Rome, porte jusqu'à nous, 150 ans plus tard, un message brûlant d'actualité, celui qui est au cœur de l'Évangile :

Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi ! (Matthieu 25, 35-36)

Le témoignage de Sœur Rosalie n'a pas pris une ride. Dans notre monde qui souffre, où les plus faibles sont exclus ou éliminés, comment ne pas l'accueillir avec un cœur nouveau, avec des mains prêtes à s'ouvrir, prêtes à servir...
L'amour est un feu...

Novembre 2003

Au lendemain de la Terreur, la vie reprend. Madame Rendu, soucieuse de l'éducation de sa fille aînée, l'envoie au pensionnat de Cex, chez les sœurs Ursulines. Au cours de ses promenades dans la ville, Jeanne-Marie se rend parfois à l'hôpital où elle découvre le service des Filles de la Charité auprès des malades et des pauvres. Elle n'a plus qu'un désir, aller les rejoindre. Margrè son jeune âge, elle fait un stage dans ce lieu de souffrance. L'appel de Dieu, que la jeune fille ressent depuis plusieurs années, se précise : elle sera Fille de la Charité.

L'annonce de l'entrée au noviciat d'une de ses amies décide Jeanne-Marie. Elle n'a que 16 ans et demi ! Elle va trouver sa mère qui consent à son départ. Les adieux sont douloureux. Toute sa vie, Jeanne-Marie a conservé cette sensibilité, éprouvant toujours une vive douleur à la perte ou à l'éloignement d'une personne qui lui était chère. Rien n'a pu affaiblir chez elle la souffrance des séparations. La mère et la fille ne devaient se revoir qu'une seule fois et se retrouver au ciel en même temps puisque la nouvelle de la mort de la mère arriva à Paris le matin même de l'enterrement de la fille...

Le 25 mai 1802 voici Jeanne-Marie à Paris à la maison mère, rue du Vieux-Colombier. Très délicate et d'une extrême sensibilité, elle souffre beaucoup dans les premiers temps de son noviciat : il lui semble qu'elle n'aura jamais le courage de remplir les devoirs d'une Fille de la Charité. Après quelques mois, elle tombe malade. Pour hâter sa convalescence, on l'envoie à la petite communauté du quartier Mouffetard, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Marcel (Paris 5e), où elle va faire son apprentissage. Elle reçoit le nom de Rosalie pour la distinguer d'une autre sœur qui porte le même nom.

En 1807 à la maison mère, sœur Rosalie s'engage par vœux dans la Compagnie au service de Dieu et des pauvres, et revient, pour ne plus le quitter, au quartier Mouffetard. Elle y restera 54 ans.

Une vocation précoc



Les carnets
de
la chapelle

Français

Bienheureuse

Rosalie

à Paris

au XIX^{ème} siècle



Chapelle Notre Dame de la Médaille Miraculeuse
140 rue du Bac – 75340 Paris Cedex 07

<http://chapellenotredamedelamedaillemiraculeuse.com>

Jeanne-Marie Rendu naît le 9 septembre 1786 à Confort, au pays de Cex, dans le Jura. Ses parents sont cultivateurs. Ces petits propriétaires montagnards vivent dans l'aisance et la simplicité, entourés d'estime. Jeanne-Marie est une petite fille vive, espiègle, taquine, mais raisonnable et pieuse, pleine d'attention pour son entourage et d'un cœur si charitable !

D'une foi chrétienne profonde, la famille va être éprouvée dans son attachement à l'Église. En effet, après la Révolution de 1789, bientôt la Terreur se déchaîne, accompagnée d'anticléricalisme. Dès 1790, l'adhésion par serment à la Constitution civile du clergé est imposée aux prêtres et aux religieux. Nombreux sont ceux qui s'y refusent par fidélité à Rome. Margrè les dangers de dénonciation, la maison Rendu devient un refuge pour ces prêtres rétractaires chassés de leurs paroisses et en danger de mort.

Jeanne-Marie, alors âgée de sept ans, surprend un jour chez elle des comportements étranges autour d'un nouveau jardiinier. Une nuit, elle découvre qu'il célèbre la messe. Choquée de cette dissimulation de la vérité à son égard : « Prenez garde, dit-elle à sa mère, je dirai que Pierre n'est pas Pierre ». C'était en effet l'évêque d'Annecy... Pour obtenir la discrétion de la petite fille, on lui découvre tous les secrets de la situation et ses dangers. Jeanne-Marie comprend alors la nécessité de se taire et plus tard remerciera Dieu de lui avoir épargné un grand remors.

Dans cette atmosphère d'héroïque piété, Jeanne-Marie fait sa première communion dans une cave, sans fête ni solennité. En 1796, la famille est bouleversée par la mort du père et de la dernière petite sœur de quatre mois. Madame Rendu, devenue veuve après onze ans de mariage, va élever seule ses trois filles, avec l'aide active de son aînée, Jeanne-Marie.

Une foi bien ancrée

Une charité inépuisable

Dans ce quartier misérable d'une capitale en pleine expansion, les pauvres sont de plus en plus nombreux et la misère est profonde, accentuée par un libéralisme économique triomphant. Les secours s'organisent. La maison des Filles de la Charité est désignée comme un des quatre bureaux de charité de l'arrondissement. S'y activent ensemble les administrateurs nommés par l'Etat et la Ville, et les Sœurs à qui l'on confie le soin des malades et des indigents. On y établit une pharmacie, un dépôt de vêtements et de linge, une école gratuite pour les enfants pauvres.

Sœur Rosalie remplit avec un grand zèle ses nouvelles fonctions; à chaque difficulté elle apporte une solution; tout se fait par ses avis, ou plutôt par ses mains. Chaque jour, par tous les temps, elle arpente les rues et les ruelles qui escaladent jusqu'au Panthéon le versant sud de la montagne Sainte-Geneviève pour apporter vivres, vêtements, soins, réconfort. Le bureau de charité devient un modèle. À 28 ans, sœur Rosalie est nommée Supérieure de sa petite communauté. Le quartier célèbre sa nomination comme une fête.

Toutes les misères humaines attirent sa compassion : pauvreté, maladie, mauvais soins, ignorance, manque d'éducation, abandon. Alors, elle nourrit les affamés, accourt auprès des malades, soigne les bébés, scolarise les petites filles, éduque les enfants, réunit les jeunes apprenties, associe les jeunes ouvrières, assure l'avenir des vieillards. On l'appelle « l'ange du quartier » et « la mère de toutes les misères ».

Dans sa charité, sœur Rosalie poursuit encore un autre but, le plus précieux à ses yeux, sauver les âmes. Elle instruit, catéchise, évangélise. Dans cette tâche spirituelle, elle est surtout admirable auprès des malades. Quand approche la mort, elle redouble de soins et de prières; dans ce quartier où Dieu est souvent méconnu, personne ne repousse le prêtre envoyé par sœur Rosalie.

Une charité intrépide

Les épreuves ne manquent pas dans le quartier Mouffetard. Pendant les deux révolutions de 1830 et 1848, sœur Rosalie risque sa vie dans les affrontements. Elle monte sur les barricades pour secourir les blessés des deux camps, arrête le bras de toutes les vengeances, protège tous ceux qui se réfugient dans sa maison. « On ne tue pas ici » clame-t-elle. Comme jadis ses parents, elle donne asile à l'archevêque... Son courage et son esprit de liberté forcent l'admiration. Elle assiste les mourants. Pour ensevelir les corps, elle fabrique des cercueils avec des planches commandées au menuisier du quartier et les porte à l'église en voiture à bras. Elle les conduit ensuite au cimetière.

Après les émeutes, sœur Rosalie lutte avec énergie pour exercer son ascendant au profit de la paix. Elle n'a qu'un but et qu'une pensée, détourner le coup de la tête qu'on va frapper.

En 1832 le choléra est aux portes de la France. Le fléau atteint Paris. Partout, c'est la panique. Les Filles de la Charité distribuent les premières médailles de l'Immaculée Conception que le peuple, devant les nombreuses guérisons, appelle miraculeuses. Dans la paroisse Saint-Médard, en un seul jour 150 décès sont constatés sans compter les enfants. Sœur Rosalie prend tous les risques. On l'a vu ramasser elle-même les corps abandonnés dans la rue. Devant son activité et son courage, chacun se surpasse sous sa direction et son influence.

L'épidémie de 1849 est encore plus meurtrière. Sœur Rosalie ordonne tout, soutient tout, pourvoit à tout, et plane sur son quartier comme l'ange de la consolation et de l'espérance.

En 1852 Napoléon III fait remettre à sœur Rosalie la Croix de la Légion d'honneur, hommage du gouvernement pour toute l'œuvre accomplie par les Filles de la Charité dans ce quartier si misérable de la capitale.

Une charité communicative

Aux yeux de sœur Rosalie, il faut le concours de toutes les forces de la charité publique et privée, sans rivalités ni oppositions, pour lutter contre la pauvreté. Sa renommée se répand dans Paris et au-delà, dans les villes de province. Les individus, les associations, les ordres religieux, l'Eglise, l'Etat, la société, tout le monde s'adresse à elle.

En 1817 sœur Rosalie établit son quartier général au n°3 de la rue de l'Épée-de-Bois, où elle reçoit dans un petit bureau mal éclairé et modestement meublé. Elle s'entoure de collaborateurs dévoués, efficaces et de plus en plus nombreux; elle exerce un ascendant sur tous. Les Dames de la Charité, qu'elle aide à renaître, rendent visite aux familles. La jeune Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui vient de se créer autour de Frédéric Ozanam, trouve auprès d'elle soutien et conseils; beaucoup de jeunes lui doivent lumière, appui et recommandation.

Sœur Rosalie sait mettre la charité à la portée de toutes les positions et de toutes les fortunes; elle demande à chacun ce qu'il fait le mieux, ce qui lui coûte le moins, à tous quelques instants pour distribuer des secours.

Souvent les riches aussi viennent demander la charité : « Mes Sœurs, disait-elle, si l'on connaissait la misère de cœur des gens riches, on en aurait grande pitié ». Le remède, pour elle, est simple : se mettre au service des pauvres, visiter les malades et les malheureux.

Les dons affluent aussi. Comment résister à cette femme si persuasive? Même les souverains qui se succèdent à la tête du pays ne l'oublient pas dans leurs libéralités.

Le parloir de la rue de l'Épée-de-Bois ne désemplit pas. On a compté un jour 500 visiteurs! Tous y sont accueillis avec la même bonté. On en sort toujours meilleur. Une seule pensée inspire tout : l'amour et le soulagement des pauvres.

La charité de Dieu

Sœur Rosalie aime Dieu dans les pauvres, elle aime les pauvres en Dieu, comme les membres souffrants du Sauveur. « Je vois le Bon Dieu en eux et c'est tout » dit-elle. Elle vit continuellement en la présence de Dieu. Elle se félicite de ses longues insomnies parce que Dieu lui accorde ainsi le temps de prier.

C'est avec un cœur filial et une grande confiance que sœur Rosalie s'adresse à la Sainte Vierge. Elle aime réciter le Rosaire. L'Évangile, l'Imitation de Jésus-Christ, les œuvres de St François de Sales sont ses lectures favorites. Elle se nourrit surtout de la vie, des pensées de saint Vincent de Paul. Elle porte aussi une dévotion particulière à saint Joseph, le prie sans cesse; elle admire sa vie toute cachée et intérieure.

Dans sa charité compatissante, pleine de tendresse et d'attentions, mêlée d'un grand respect, sœur Rosalie a une grande foi dans la force de la prière de ceux qui souffrent.

À la fin de sa vie, elle est atteinte de cataracte et devient peu à peu aveugle. « J'ai grand peur de la mort » confie-t-elle à une sœur. Elle offre ses souffrances à Dieu en souvenir de la Sainte Agonie de Jésus à Gethsémani; cette oblation la rend particulièrement sereine et lui redonne confiance en Dieu.

Celle qui vécut, comme saint Vincent, dans l'humilité, la simplicité et la pauvreté, meurt le 7 février 1856. C'est une grande émotion dans tous les milieux. Célébrées en l'église Saint-Médard, ses obsèques sont un véritable triomphe pour cette humble Fille de la Charité. Une foule immense et très émue suit sa dépouille jusqu'au cimetière Montparnasse. Sur sa tombe toute simple surmontée d'une grande Croix sont gravés ces mots :

**À la bonne mère Rosalie,
ses amis reconnaissants, les pauvres et les riches.**